

Rencontre Miano / Waberi

Auditorium du Musée Fabre, 9 octobre 2009

Le parti-pris du monde : regards croisés

Voici vingt ans, l'essai de Célestin Monga, *Un bantou à Djibouti*, avait suscité quelque discorde entre le Cameroun et Djibouti. Journal des tribulations d'un Africain de l'Ouest dans la Corne de l'Afrique, l'ouvrage portait un regard ethnologique, souvent critique et désenchanté, sur Djibouti et les Djiboutiens. Depuis ce livre, Monga a connu chez lui des persécutions politiques qui l'ont conduit à émigrer du Cameroun vers Washington, où il travaille désormais à la Banque Mondiale ; il a ainsi, dans les récentes années, reporté son regard acéré sur son pays d'origine et sur les Afriques en général, qu'il s'agisse du continent noir ou de sa diaspora nord-américaine, comme on peut le découvrir dans ses récents essais *Un Bantou à Washington* (2007) et *Nihilisme et négritude* (2009). Or, en lisant les deux derniers romans de la Camerounaise Léonora Miano (*Les Aubes écarlates*) et du Djiboutien Abdourahman Waberi (*Passage des larmes*), j'ai trouvé d'étonnants échos avec les essais de Célestin Monga, au point qu'on pourrait envisager ces années 2000, ou cette première décennie du XXI^e siècle, comme un tournant dans le regard que les penseurs, les écrivains de l'Afrique contemporaine portent sur leur terre natale, ses déchirements, ses tentations, et bien sûr ses potentialités inexplorées, à partir de divers décentrement ou de déracinements partagés. Le journal de bord que tenait Monga dans un *Bantou à Djibouti*, puis le récit de son exil dans un *Bantou à Washington*, c'est un peu celui qu'entreprend Djibril, le principal narrateur de *Passage des larmes* ; cet implacable constat d'une désespérance qui hanterait aujourd'hui de nombreux Africains, et qui motiverait leurs actes quotidiens, y compris leur volonté d'échapper à leur condition, c'est aussi la toile de fond des *Aubes écarlates*. Je ne m'attarderai pas sur les titres, qui se trouvent de fait expliqués au cœur même des deux récits :

« Notre initiation à la désespérance, notre plongée dans l'absurde. Depuis combien de temps nos jeunes gens sont-ils kidnappés pour être précipités dans le néant ? C'est notre main elle-même qui les y pousse. Les autres ne viennent que profiter de nos désordres. C'est nous qui avons installé les ténèbres dans nos cieux. Il ne se lève plus, sur nos terres, que des aubes écarlates. Elles ne précèdent pas le jour, ne faisant que ponctuer l'inlassable répétition des nuits » (*Les Aubes écarlates*, Paris, Plon, 2009, p.90).

« Bab et-Mandeb -- littéralement la « porte des larmes » est le détroit séparant la péninsule arabique et l'Afrique et qui relie la mer Rouge au golfe d'Aden, dans l'Océan Indien. C'est à la fois un emplacement stratégique important et l'un des couloirs de navigation les plus fréquentés au monde. (...) Son nom proviendrait, selon une légende arabe, des pleurs de ceux qui furent noyés par le tremblement de terre qui sépara l'Asie de l'Afrique. Une autre origine lui fait tenir son nom des dangers relatifs à sa navigation » (*Passage des larmes*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2009, pp.167-168).

D'autres faits significatifs sont en effet communs aux deux romans : l'importance de la gémellité ; la polyphonie narrative ; l'écriture de la possession ; les influences musicales, enfin.

Le narrateur de *Passages des larmes*, Djibril, a ainsi un frère jumeau, Djamal, mais aussi un « jumeau blanc » le juif Ilan David (p.97, p.218), dont il confesse qu'il avait « pris la place de mon frère jumeau » (p.87) si bien que « mon frère Djamal avait compris d'instinct qu'un trio serait toujours conflictuel »(p.116). Dans *Les Aubes écarlates*, les triplés Isildo, Isango et Ibanga offrent plutôt un caractère interchangeable, mais ils rappellent aussi la dimension inquiétante du tiers qui devient le double, et du double qui devient le rival... Ainsi les risques du désir mimétique, cher à René Girard, semblent symboliser les affres de l'Afrique, où des frères assassinent des frères ; et la littérature africaine s'inscrit pleinement, à tous les sens du terme, dans ces figures du Double et de la *correspondance* : nous avons, dans *Passage des larmes*, les bouteilles à la mer de David, et celles du dernier bagnard du régime pétainiste encore vivant sur l'îlot du Diable (p.97) ; viennent ensuite les inscriptions du bagnard (qui sont autant de lettres à Walter Benjamin, formant *Le Livre de Ben*) et les écritures de Djamal, sous la dictée de son maître coranique, qui se superposent tel un palimpseste, tandis que les deux inscripteurs vivent, à quelques décennies de distance, la même destinée politique, enfermés tous deux dans le même cachot.

La polyphonie narrative devient ainsi la principale caractéristique des deux romans, qui multiplient les voix : dominant, dans *Passage des larmes*, celles de Djibril et de Djamal ; tandis que dans *Les Aubes écarlates* le récit d'Epa (*Embrassements*) s'insère au cœur du récit principal, centré sur Ayané (*Latérite*), que viennent également régulièrement interrompre les voix des esprits (*Exhalaisons*). La possession est de fait un thème constant, depuis celle d'Epupa, habitée par les ancêtres dans *Les Aubes écarlates*, jusqu'au récit de Djamal qui s'inscrit sur un grimoire où la longue lettre d'un bagnard à Walter Benjamin réapparaît progressivement. La présence des morts est ainsi récurrente, et rendue avec force (lire notamment les pages 122-123 ou 198 dans *Les Aubes écarlates*, ou les pages 60-61 et 216 dans *Passage des larmes*).

Les superpositions des écritures (y compris des alphabets, puisque le récit de Djamal, qui se développe en énonçant l'alphabet arabe, s'écrit sur le Livre de Ben) ouvrent en outre la voie à divers jeux de miroirs : d'abord entre des espaces (l'île du Diable en Guyane ; l'île du Diable à Djibouti : deux prisons dont on échappe par la littérature), et ensuite entre des temporalités, puisque le présent doit se lire surtout à l'aune du passé. Pour Léonora Miano, le présent de l'Afrique est ainsi torturé par la mémoire refoulée de la traite négrière, tandis que

chez Abdourahman Waberi, l'histoire de la Corne de l'Afrique doit être mise en parallèle avec l'histoire de l'Europe, notamment pour tout ce qui a trait à la question juive.

Les deux romans sont au final sans concession sur les parades idéologiques : à travers les personnages d'Isilo ou de Mabandan, dans *Les Aubes écarlates*, ce sont tour à tour la victimisation (p.134), la haine raciale (p.156-157), l'afrocentricité qui se trouvent mises en récit et poussées dans leurs derniers retranchements, tandis que *Passage des larmes* révèle sans ambiguïté les effets dévastateurs de l'islamisme radical dans la Corne de l'Afrique (p.199-200 & p. 219-220).

Une voie de sortie se découvre paradoxalement avec la musique, aussi importante pour les auteurs que pour leurs personnages : la chanson *Sankofa* de Cassandra Wilson nous est ainsi donnée à entendre, dans *Les Aubes écarlates* (pp.223-224), et jusque dans le sous-titre du roman ; dans *Passage des larmes*, c'est de fait le musicien sud-africain, Dollar Brand, converti à l'islam sous le nom d'Abdullah Ibrahim (pp. 229-230) qui vient incarner une autre Afrique possible, au-delà des violences et des fanatismes divers, et il est évidemment symbolique que cette rencontre avec Abdourahman Waberi et Léonora Miano ait eu lieu le jour anniversaire de Dollar Brand qui fêtait justement, ce 9 octobre 2009, ses 75 ans.

Anthony MANGEON